

JEAN LORENTOWICZ

LADISLAS REYMONT

*(PRIX NOBEL, 1924)*

*VARSOVIE*

Zakupione

o.k. Antyku,  
- Krasin -  
dla

Miejskiej Biblioteki Publicznej  
Im. LUDWIKA WAREŃSKIEGO  
w ŁODZI

202493 26.11.20

Pr. 26 Reg

82189 (087) + 82.0

LADISLAS REYMONT









Władysław J. Reymont.



JEAN LORENTOWICZ

LADISLAS REYMONT

*(ESSAI SUR SON OEUVRE)*

*VARSOVIE*



M. CZERWIŃSKI, ÉDITEUR  
IMPRIMERIE L. BOGUSŁAWSKI,  
VARSOVIE, RUE ŚWIĘTOKRZYSKA 11



## LADISLAS REYMONT

Au nombre des bouleversements intérieurs que la Pologne a subis au dernier siècle, deux surtout sont à retenir: ils ont changé de fond en comble la composition sociale du pays et lui assurent, après le recouvrement de son indépendance, un avenir riche en événements décisifs.

D'abord, on a appelé à la vie sociale les paysans, cette puissante agglomération d'agriculteurs qui forme les trois quarts de la population totale et qui n'avait été fort longtemps qu'une masse inerte, immobilisée par le joug du servage. Ce sont les représentants du peuple rural qui constituent le plus nombreux parti parlementaire de la première Diète polonaise et c'est leur chef qui occupe, à deux reprises, le poste suprême de président du Conseil. Comme conséquence imminente de cet état des choses, c'est la grande réforme agraire qui s'impose à la Diète.

Elle a été votée par l'Assemblée Constituante et, depuis ce vote, on étudie les moyens de son application.

D'autre part, les richesses naturelles du pays et ses calamités politiques ont précipité l'évolution de la grande industrie et ont donné naissance à une énorme classe ouvrière dans les grandes et les petites villes. La noblesse foncière, diminuant chaque jour, perdant ses privilèges et son ancien prestige, cesse de monopoliser les intérêts de la nation, émigre dans les villes et s'y démocratise tout à fait. Ce changement radical se produit depuis soixante-dix ans et s'accroît de plus en plus en exerçant son influence sur toutes les manifestations de la vie polonaise. La littérature et les arts, malgré leur esprit de tradition, et leur ardent et tenace amour du passé national, sont forcés de puiser leurs thèmes dans la nouvelle organisation des forces vitales du pays. Le sentimentalisme facile des romanciers d'antan qui envisageait la vie du sympathique „kmiotek“ (petit paysan) comme une curieuse variété ethnographique, est aujourd'hui démodé jusqu'au ridicule. Cela est dû non seulement au rapprochement des classes sociales entre elles et à l'étude directe de la vie du peuple, mais aussi au fait que ce peuple ne cesse de produire un très grand nombre d'artistes.

Parmi les éminents créateurs réalistes qui ont fondé leur gloire littéraire sur l'observation de ces deux courants de la vie moderne en Pologne, se range, depuis 25 ans, à une des premières places, LADISLAS STANISLAS REYMONT, dernier lauréat du prix Nobel.

# I

Dès ses premiers écrits, L. Reymont avait manifesté un talent si sincère et si spontané qu'il réussit en cinq ans à acquérir la réputation d'un écrivain de premier ordre, d'un conteur de race. Il n'a pas appris l'art d'écrire; il est né narrateur. Sa seule école est celle de la vie, de la sienne notamment, dont voici les points saillants: — Poussé par cet esprit de curiosité qui restera toujours sa marque distinctive, il quitte la maison paternelle et voyage des années entières, avec des acteurs de province. Il mène une vie de misère et de privations inouïes. Il n'a pas même la satisfaction d'être un acteur supportable. Il revient à „l'ordinaire de la vie“ qui d'ailleurs a été pour lui encore plus riche en surprises que son „art“ dramatique. On lui octroie une place d'un petit employé de chemin de fer avec une pension mensuelle de dix roubles. Là il connaît une existence de paria dans une ca-



bane de paysan et, un beau jour, l'abandonne pour rejoindre les acteurs ambulants. Il les quitte pour reprendre, quelques mois après, un emploi encore plus misérable que celui qu'il avait occupé. Il a beaucoup vu et spontanément il se révèle romancier et artiste. Pendant dix ans il avait emmagasiné une telle richesse d'impressions variées que le besoin de créer s'est manifesté presque inconsciemment. Il ébauche ses premières nouvelles sous Jovecrudo, assis dans un fossé qui bornait le talus du chemin de fer, car son emploi consistait dans la surveillance des terrassiers. La rédaction de la revue qui publia ses contes réalistes, qu'animait un tempérament farouche, l'encourage à continuer à ce point que Reymont quitte son emploi et part pour la conquête de Varsovie. De concert avec un éditeur en quête de talents nouveaux, il fait à pied un pèlerinage à Notre Dame de „Yasna Gora" (Montagne sacrée), un très ancien monastère polonais, plus célèbre dans la catholicité slave que Lourdes, en France. Il se mêle à l'humble foule exaltée, suit tous les mouvements intimes de son âme endolorie, note toutes les scènes des haltes fréquentes. Avec sa sensibilité d'artiste il perd dans cette foule dévote sa personnalité propre, il se pénètre de l'instant où ces coeurs commencent à battre de plus en plus à l'unisson à l'approche de la Vierge miraculeuse, il ressent le frisson et exulte au cri sublime qui jaillit de l'âme collective des pèlerins, lorsque la tour du monastère de Yasna Gora se dessine enfin à l'horizon. Ce pèlerinage a fourni à Reymont le sujet d'un petit volume à la fois touchant et d'une exquise fraîcheur. On admira la nouveauté et

la simplicité de la conception, d'autant plus rare que le sujet d'un tel pèlerinage s'offrait depuis sept siècles et n'avait tenté aucun artiste. Stimulé par ce succès retentissant, Reymont comprit qu'il n'avait qu'à puiser dans ses souvenirs récents pour faire des romans aussi bons que ceux de ses confrères, et peut-être même meilleurs. Tandis que les autres s'épuisent dans des discussions esthétiques, s'inquiètent de la pureté de leur idéal, se sacrifient dévotement à la muse de „l'art pour l'art“ ou posent en principe l'influence sociale du roman — lui n'aura nul souci de toutes ces préoccupations. Il racontera en une langue claire, colorée, ce qu'il a vu et, comme il a une mémoire prodigieuse de toutes les grimaces aperçues — il les reproduira fidèlement. Son imagination singulièrement riche, enfantant des types des plus différents, il leur communiquera sa fougue, les exaltera de souffle ardent, brisé parfois au souvenir de quelque âcreté de la vie.

Son premier roman: „Une comédienne“ retrace l'existence d'une misérable troupe d'acteurs de province. Pour nous permettre d'observer les moeurs de cette troupe, Reymont raconte une histoire qui, au premier abord, paraît d'une banalité incroyable: Yanka Orłowska, fille d'un modeste chef de gare, ne pouvant plus supporter la tyrannie de son père, maniaque redoutable, quitte la maison paternelle et s'engage dans un petit théâtre de province. Pendant quelques mois de séjour dans ce bouge, elle est dépouillée de tout par ses ignobles camarades; on lui prend son argent, on dissipe toutes ses illusions artistiques et finalement on la déshonore: elle se donne à une canaille, le



plus repoussant histrion de toute la bande. L'argument s'achève par un fait-divers: Yanka essaye de se suicider dans une chambre garnie. Heureusement elle n'est pas morte, ce qui permet à l'auteur de nous entretenir ensuite de son sort dans un nouvel ouvrage en deux volumes: „Les Ferments“. Cette fois l'action se passe à la campagne. Cela nous vaut de multiples descriptions de la nature, des notations de moeurs des paysans et des employés de la petite gare. Yanka revient chez son père dont l'aliénation a progressé et, après maintes révoltes inutiles et maintes tentatives infructueuses, elle se marie à un rustre qui l'adorait depuis des années et qui lui „pardonne tout“.

Certes, un tel sujet de roman ne paraît pas engageant. Mais le réalisme de Reymont est très rapproché de la violence d'Octave Mirbeau. Il y a en lui une fécondité, une sève abondante et forte qui communique à chacun des personnages créés par lui un frisson de vie. La philosophie de ses premiers ouvrages est plutôt pessimiste. Les hommes, selon Reymont, se dévorent entre eux; ils suivent la morale qui opprime le plus ses adeptes. Il voit dans les „sacrifices“ plus de déchéance que de réelle douleur; dans les âmes simples—des drames trop déchirants. Ce point de vue lui impose des personnages nettement distincts. Au lieu de rêver sur le passé historique de son pays, de s'attarder dans les cloîtres blanchis de vertu ou les grises casernes s'allongeant monotones comme la vie quotidienne, ce que faisaient ses confrères Reymont préfère les hôpitaux où la réalité gémit, et panse ses blessures. La seule Yanka, parmi tous les personnages du roman, a été développée comme type avec un soin particulier. Ses actes



s'expliquent et se justifient par le raisonnement. Le drame de son existence procédait de l'infirmité de son âme pénétrée de la nostalgie du beau, mais incapable de prendre son essor vers l'infini. Elle aspire vers une vie plus intense, mais manque de volonté agissante et ignore ce qu'elle cherche. Elle nous apparaît deux fois dans un cadre différent: d'abord avec la troupe d'acteurs, puis au milieu des paysans. Toute la valeur de la „Comédienne“ et des „Ferments“ consiste justement dans la notation de ces deux milieux. Il y a dans cette troupe d'acteurs une parfaite unité de vie et de mouvement. Tous les membres de cette troupe sont à ce point en quelque sorte amalgamés les uns aux autres par la misère, la jalousie réciproque, la mégalomanie, qu'à vrai dire ils n'existent plus comme individus: chacun forme une partie du cabotinisme commun et chacun empiète sur la vie des autres.

Mais la véritable maîtrise de Reymont, dès le commencement de sa carrière littéraire, se manifesta dans la peinture de la vie des paysans. Dans ce domaine il n'a même pas de prédécesseurs dignes d'être comparés avec lui dans toute la littérature polonaise. On peut diviser ses premiers paysans en deux catégories: 1) les paysans déguisés, c'est-à-dire la grande partie de tous les personnages plus ou moins „distingués“ dont il s'occupe et qui, malgré leurs efforts, persistent à demeurer des rustres par leurs manières et leur intelligence; 2) les paysans véritables. Ces derniers lui ont valu toute sa renommée. Il les a façonnés de matériaux très durs, aux contours taillés à la hache. Quand ils restent dans leurs chaumières, c'est à peine s'ils peuvent se mou-

voir; ils percent avec leurs têtes les plafonds jusqu'au moment où l'auteur les amène au grand air. Là, ils s'essayent dans des mouvements gigantesques, marchent comme des colosses, s'expriment avec la force des marteaux tombant sur l'enclume et emploient constamment cette véritable, cette belle langue du paysan polonais qui garde le goût du terroir.

Les deux volumes consacrés à l'histoire de Yanka ne sont que l'explosion d'une imagination par trop remplie de scènes et d'épisodes. L'extrême sensibilité de Reymont l'arrête quelquefois devant les détails insignifiants. S'étant rendu compte de sa facilité à allonger de simples épisodes, il publia un volume de contes sous le titre général: „Une rencontre“. L'abondance de la matière reste toujours si riche que même ses petits contes ont des longueurs des scènes superfétatoires. Tout de même, on se rappellera toujours la touchante histoire d'un pauvre diable, le paysan „Tomek Baran“ qui, en dépit de quelques notes discordantes de rhétorique littéraire, est une des meilleures parmi celles qu'on a tirées en Pologne de la vie campagnarde.

*Manuscrite*  
L'autre volume: „C'est la justice“, nommé par l'auteur „une esquisse devant servir à un roman“, nous transporte dans les chaumières des paysans. Un évadé de prison se cache longtemps chez sa pauvre mère, une Niobé campagnarde. Découvert, trahi par ses voisins et dénoncé aux autorités, il incendie le village; saisi par la foule en fureur, il est jeté vif dans les flammes, ce que voyant, sa pauvre mère s'écrie avec une résignation douloureuse: c'est la justice! L'auteur a visiblement voulu donner dans le



genre tragique, mais il n'a pas réussi. Malgré la puissance de caractère des personnages, le tableau finit en mélodrame. Cette nouvelle était néanmoins une preuve de ce que Reymont avait encore beaucoup à dire sur la vie du paysan, qu'il ressentait bien ses douleurs et les singularités de son âme sombre, rêveuse, à la fois méfiante et confiante.

Sa renommée littéraire grandissant avec une rapidité inouïe, Reymont s'enhardit bientôt jusqu'à la conception d'un vaste roman social. Il y a en Pologne une ville singulière, Lodz, une ville à l'aspect américain, le centre de la grande industrie. Ce „Manchester polonais“ date presque d'hier. Il y a soixante-dix ans Lodz n'était qu'une misérable bourgade d'une dizaine de milliers d'habitants; aujourd'hui elle en compte un demi-million. C'est une ville peuplée d'usines et apparaissant de loin, comme une forêt de cheminées. Organisée dès le début comme colonie industrielle, Lodz a été remplie de colons allemands. Jusqu'au moment du recouvrement de l'indépendance polonaise, l'allemand s'arrogeait les droits d'une langue officielle à Lodz. Écrire la philosophie sociale d'une telle ville devait tenter plus d'un esprit. Reymont, se croyant mûr pour un travail pareil, décida de faire un roman sur ce pays où le travail gigantesque procure des millions. A la manière de Zola, il partit pour Lodz afin de se documenter. Il observe longtemps, recueille tout un amas de petites nouvelles, „types“, racontars, et avec sa fougue habituelle déverse le tout, pêle-mêle dans un énorme roman de deux volumes, sous le titre: „La Terre promise“.

Dans la partie principale de ce roman sont retracées les



fourberies de gros industriels pour manger les petits fabricants. Comme parallèle à cette lutte acharnée, lutte des chacals se dévorant réciproquement, nous rencontrons une catégorie de bandits qui veulent „arriver“, qui cherchent le moyen d'acquérir leur usine propre et faire des millions. Cette deuxième partie du livre formant une espèce de manuel de devenir „l'homme de Lodz“ (Lodzermensch), c'est-à-dire un fabricant, un millionnaire, est illustrée par l'histoire d'un ingénieur chimiste polonais, Borowiecki. Celui-ci, mécontent de son emploi dans une grande manufacture de coton appartenant à Bucholtz, „le roi du coton“, veut posséder, coûte que coûte, son usine à lui. Il monte dans ce but une société avec un juif, Morytz Welt, et un allemand, Max Baum. Il profite d'une dépêche chiffrée, trouvée par hasard chez sa maîtresse, la femme d'un fabricant, et est averti d'une crise imminente sur le marché du coton. Cela lui permet de faire très rapidement fortune. Il lui suffit de verser dans l'affaire l'argent de sa fiancée. Max Baum y ajoute les fonds de son père, un vieux „Bürger“ allemand et, Morytz Welt, l'argent volé avec l'effronterie d'un véritable bandit. Après maintes péripéties, l'usine de „Borowiecki et Cie“ est construite. Mais Welt voudra tirer profit pour lui seul de cette entreprise: il incendie l'usine, ruine Borowiecki et Baum et s'enrichit personnellement. Borowiecki qui a été toujours une franche canaille, ne se croit pas battu: il se brouille avec sa fiancée, se marie avec une fille d'un fabricant millionnaire, possède de nouveau une fabrique et un château. Finalement (et c'est l'imagination d'un romancier des paysans qui a dicté cette fin inattendue) il devient tol-

Borowiecki

stoïste: il voit la vanité de son effort, de ses richesses et promet de penser aux autres, maintenant qu'il a des millions.

Cette histoire, parfois amenée trop facilement, ne forme d'ailleurs qu'une partie insignifiante de l'ouvrage. A côté de Borowiecki s'agite tout un monde de personnages louches, de fabricants, médecins, restaurateurs, polonais, allemands et juifs, une tourbe criarde de 82 individus. L'auteur nous mène au théâtre, dans les usines, les salons juifs, à la campagne, dans les restaurants, les parcs, les églises. Stendhal disait qu'un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. „Tantôt il reflète à vos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourniers du chemin". Reymont est muni d'une grande quantité de miroirs, on dirait qu'il est couvert de miroirs reflétant tout ce qu'il y a à côté de lui, devant et derrière lui. Nulle part il n'aperçoit l'âme: il voit des gestes et des grimaces. C'est pour cela qu'à Lodz il n'a pas vu les prodiges de la volonté humaine et du travail, mais seulement des moyens accidentels de s'enrichir.

La „Terre promise" a joué dans l'histoire de la création littéraire de Reymont un rôle particulier: ce roman lui a permis de vérifier sa faculté de manier les foules. Il a pu constater qu'il n'était pas encore mûr pour cette besogne artistique si difficile.

Cependant, sollicité de toutes parts par les éditeurs, l'écrivain devait satisfaire rapidement à de nombreuses propositions. Confiant en la puissance de son talent, séduit lui-même par la richesse de son imagination où se pressait un peuple de personnages turbulents, Reymont est travaillé par l'impérieux besoin de leur insuffler cette vie dont il déborde. Ainsi virent le



jour des oeuvres d'une valeur inégale qui fournirent, en l'espace de quelques années, cinq volumes de nouvelles. Elles peuvent être divisées en plusieurs catégories suivant les divers procédés d'art de l'auteur.

1. I Relevons parmi les premières en date des notations d'après le mode réaliste, procédant de l'observation. Il convient d'y ranger „Lili“, une „idylle poignante“ d'une pure fillette à la sensibilité délicate, vivant dans le milieu dépravé d'acteurs cabotins, tel un blanc lys qui fleurirait sur un terrain désolé, jonché d'ordures. Jusqu'à ce temps Reymont n'avait connu que l'emprise des passions, les sollicitations impérieuses des instincts, qu'il avait marqués parfois d'un trait trop vigoureux. Dans cette idylle il fait sourdre, d'un coeur touché de grâce délicate et noyé de langueur, un sentiment d'une fraîcheur et d'un charme pénétrants.—Rangeons à la suite des contes constituant déjà comme des fragments des futurs „Paysans“. Ce sont des tableaux de la vie des paysans, la „Nuit d'automne“ et la „Légende de Noël“ où se manifestent déjà tous les caractères distinctifs qui devaient marquer le talent si personnel de Reymont, notamment, la présentation plastique des paysans, que son art subtil faisait harmonieux avec la nature ambiante. Ce fut pour s'essayer dans le genre humoristique que Reymont écrivit, sous une forme plaisante, ses souvenirs d'un voyage en Italie. Cette tentative moins heureuse, assigne nettement la limite des dons de Reymont, auquel le sens du comique demeure étranger.

2. Rattachons à une seconde catégorie les nouvelles qui portent la marque des préférences littéraires et de l'idéologie de



l'auteur. Ce ne sont nullement des imitations de modèles étrangers, mais des „matières d'art" conçues à froid et présentées sous forme de nouvelles. Le vigoureux talent de Reymont fait craquer bien des fois ce cadre étroit. Il en résulte des contes remarquables tels que: „Avant l'aube" (histoire d'un jeune homme, mourant à l'hôpital et se cramponnant désespérément à la vie) et: „Un beau jour" (la révolte intérieure d'un homme que le régime capitaliste transforme en automate).

A la troisième catégorie appartiennent les nouvelles dues aux impressions de voyage. Reymont, pour ainsi dire, enferme en l'horizon de son pays toute sa vie intérieure, et le spectacle des autres cieux ne produit en lui que des émotions passagères.— Son séjour en Bretagne lui suggère plusieurs tableaux, remarquables de relief: l'„Orage", la „Langueur", la „Dernière". Mais il ne révèle ses dons véritables, c'est à dire ceux d'un peintre amoureux d'un fort coloris et du lancinant appel des instincts que dans „Los Toros" où il retrace, en coups nets et vigoureux, une course de taureaux en Espagne.

La quatrième et dernière catégorie des nouvelles reflète l'opinion de Reymont sur les événements que traversait la Pologne au cours de ce qu'on appelle les „journées révolutionnaires" en Russie. Elles comprennent la période qui sépare la chute de Port Arthur de la proclamation de „l'état de guerre". Ce fut pour la première fois que la génération, élevée dans les rigueurs de l'asservissement, sentit naître l'espoir d'une vie sociale plus intense. Les journées fiévreuses d'attente inquiète furent suivies des manifestations du mois de Novembre 1905. Alors s'enflam-

Przed  
system  
Perwoga  
dnia

Buna  
Tostneta  
ostetnia

mèrent les enthousiasmes, éclatèrent les espoirs et jaillit la foi dans la force de la nation. Dans ces problèmes de l'heure qui se posent impérieusement, Reymont témoigne d'une ardeur agissante. La fameuse immersion des navires japonais, à l'entrée du port de Port Arthur inspire à Reymont une nouvelle d'une réelle élévation: „Ave Patria“.

En ce temps Reymont écrit ses mémoires „Des journées de la constitution“. Pêle mèle, les idées s'y pressent, s'enchevêtrent, s'intensifient et s'élèvent jusqu'à l'exaltation, et soudain, comme essoufflées, retombent. L'esprit même qui anima ces journées y palpite et l'auteur s'y confond au point de s'effacer lui même, n'être plus que l'âme des événements. Dans la majorité des nouvelles de cette époque Reymont transpose les impressions du moment, sous la forme tantôt symbolique et tantôt fantastique, et, à sa façon, recrée de l'art avec les événements. Telle est l'ardente vision révolutionnaire: „Au bord de l'abîme“, tel est le „Cimetière“ dans lequel la vision d'une fabrique de Lodz qui dépérit, trouble à ce point la quiétude artistique de l'auteur, qu'il paraît vouloir transformer les mots en autant de lions rugissants. L'actualité des événements et le caractère trop direct des émotions retirent parfois à leur présentation de leur force. Reymont demeure un artiste sincère et spontané dans la narration: le „Jugement“. Cette oeuvre de pure imagination n'est troublée par aucun souvenir et se distingue par une tonalité émotionnelle nettement dé-  
cidée.

2. Lonsky  
cyjony  
dmi

Na. ene  
ugochi  
Amientu  
nysho

Spod

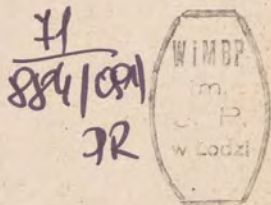


## II. LE CHEF-D'OEUVRE DE LADISLAS REYMONT LES „PAYSANS”.

Depuis longtemps Reymont publiait des oeuvres empreintes d'un talent réel, mais il n'avait pas encore produit l'oeuvre qu'on attendait de lui. Cependant s'opérait, dans l'âme de l'écrivain, une lente et sourde cristallisation de ses principaux éléments. Par un recueillement intense, en prenant mieux possession de son moi, il s'assura la maîtrise de ses moyens. Les séjours fréquents à l'étranger, la connaissance plus familière des chefs-d'oeuvre classiques lui conseilla plus de prudence à l'égard de ce défaut si fréquent parmi les écrivains polonais: le manque de mesure.

Il entreprit donc son oeuvre les „Paysans”, un grand roman qu'il nourrissait dans sa pensée depuis ses débuts mêmes.

Cette oeuvre, mûrement réfléchie pendant une dizaine d'années, ne s'était révélée que sous une forme fragmentaire. Ce qui devait être, au début, un simple roman naturaliste, grandit et





prit l'envergure d'une puissante épopée. Reymont pourrait faire siennes les paroles de Montaigne: „Je n'ay pas plus fait mon livre que mon livre m'a fait“.

Si Reymont voulait et pouvait écrire lui même la vie de son roman, cette vie intérieure faite d'impondérables qui s'échappent à toute observation, cela constituerait à coup sûr un des plus curieux documents de psychologie de la création. Nous y verrions que, pour être transportés de la réalité et transformés en matières de chants épiques, les „Paysans“ on dû être conçus dans une atmosphère particulière en laquelle les maintint l'auteur. — Reymont les a emportés avec lui à travers toute l'Europe. Ils le suivirent sous l'ardent soleil du midi, sur les grèves de l'Océan, et aux heures de flânerie, légèrement écoeurante, sur les boulevards parisiens.

Connaissant la nature impressionnable de Reymont, on pouvait craindre qu'il ne sût pas maintenir l'unité de ton, la fraîcheur du coloris et qu'il ne compliquât les personnages et les situations. Vaines appréhensions. Au cours de ces pérégrinations de l'auteur, non seulement les „Paysans“ devinrent en quelque sorte plus réfractaires, mais leur personnalité ne fit que se raffermir. Ça et là apparaissent comme des souvenirs de lectures et les procédés d'art montrent le bout de l'oreille. Mais ces instants sont très courts et ont à peine quelque importance. En dehors de cela les paysans remplissent leur rôle comme il convient et vivent en masses compactes, rattachés de tout le poids de leurs corps à la terre. Par l'effet de l'éloignement et de la tendresse

attristée qui l'accompagne, la campagne polonaise se para d'une beauté plus rare.

La nature qui transparait dans les scènes de la vie des paysans, y est façonnée avec une mâle rudesse, en contours francs. Le paysan est à ce point mêlé, ancré à la nature, qu'entre elle et lui on ne ressent aucune ligne de démarcation. Le paysan en est l'esclave et, en même temps, se montre docile à toutes les suggestions de l'auteur.

Ce qui frappe avant tout dans les „Paysans“ c'est la conception, le plan de l'oeuvre. Renan affirmait que les temps de l'épopée étaient révolus dès qu'on eût construit le premier canon. Cette affirmation est d'ailleurs pleinement confirmée par la littérature contemporaine qui, envahie par la vie, n'a nulle place pour l'épopée. Cependant il s'est trouvé en Pologne un homme assez courageux pour dire, avec une confiante sérénité, au début même de notre siècle: „J'écrirai une épopée sans détonations d'armes et sans héros de la guerre, et cette épopée je l'écrirai en prose“.

C'est à l'époque où l'on se plaint de la longueur des romans, lorsque tout roman de deux volumes trouve de plus en plus difficilement des lecteurs, que Reymont édifie son épopée de quatre volumes, prenant pour sujet la vie quotidienne des paysans dans le pauvre village de Lipce. Toute la facture de l'épopée a été prévue d'avance et mûrement réfléchi. On ne sent nulle contrainte dans cette oeuvre, aucune recherche d'effets grandioses dans lesquels Reymont se complaisait naguère. Partout il domine son sujet: dans les épisodes les plus dramatiques



la phrase demeure ferme; les mots ne se câbrent pas, tels des coursiers nerveux, mais gardent une force sereine et un rythme harmonieux, empreint de grandeur et de poésie. L'auteur est toujours au second plan. Il se conforme en ceci au conseil de Flaubert suivant lequel l'écrivain doit participer à tous les épisodes qu'il décrit, sans jamais apparaître lui-même. La question essentielle, celle de la charpente de l'oeuvre entière, a été le plus soigneusement étudiée par l'auteur.

La vie du paysan suit, en son cours, celui des saisons. En chacune d'elles l'agriculteur exécute une série de travaux particuliers; chacune apporte également son lot de soucis, de peines et de joies. Cette vie en commun, si étroitement rétrécie en son uniformité des gens du même village, fait qu'une année ressemble à tous points à celle qui la suit ou qui la précède. C'est pourquoi Reymont a divisé son épopée en quatre grandes parties: l'automne, l'hiver, le printemps, l'été. Le caractère saillant de tous les personnages qui apparaissent dans les „Paysans“ c'est la dépendance réciproque qui les lie jusqu'à les enchaîner. Aucun des types représentés ne vit d'une vie distincte, individuelle. Tous sont étroitement unis et se complètent comme les parties du même organisme. Le héros principal, le seul qui se trouve dans ce roman, c'est le village polonais. Les autres sont partie constitutive d'un tout et revêtent, par cela même, le caractère de types qui résument la vie des générations précédentes.

Les auteurs d'anciennes épopées péchaient par une loquacité intarissable. Le héros, avant de mettre à mal son adversaire,



avait soin de faire précéder son coup d'estoc d'une péroraison où il narrait les exploits de plusieurs générations. Grâce à ces descriptions détaillées nous pouvons aisément nous représenter la vie des Grecs du temps d'Homère. Toutefois, depuis ce temps, l'art a subi des modifications profondes. Nous savons aujourd'hui qu'un raccourci synthétique est préférable à tout un assemblage d'imitations de la nature. C'est justement cette tendance à la synthèse qui demeure le trait distinctif des „Paysans“.

C'est uniquement par ses actions que Reymont laisse se manifester la psychologie du paysan. Il se garde de marquer d'un trait des caractères distinctifs, sur lesquels il voudrait attirer l'attention du lecteur; mais, pour broser son tableau, il travaille à même la pâte, distribuant la clarté et les ombres de manière à pénétrer le tout du rythme même de la vie. Non seulement les paysans se suffisent à eux mêmes, mais ils ont pleinement conscience de cette suffisance. Ils savent qu'ils sont astreints à une éthique sociale particulière, et ne se préoccupent nullement de celle des autres, — ils sont pénétrés de cette vérité, que seules leurs coutumes ont leur raison d'être et que leur ambition est juste et digne d'approbation.

Le drame qui se déroule entre Antek Boryna et Yagna constitue le pivot même de l'oeuvre entière. Deux passions impétueuses, d'une force élémentaire, brûlent le coeur et les entrailles d'Antek, le gars robuste aux bras musclés: son amour envahissant, consumant pour Yagna et la haine pour son père qui la lui enlève pour en faire sa femme. Ces deux forces débridées

font dévoyer Antek de l'ornière d'une vie qui, sans cela, aurait eu la rectitude du sillon d'une charrue, et commandent une série d'événements qui assurent, en le maintenant en haleine, l'intérêt purement narratif de l'épopée. L'ardeur sèche et fougueuse qui s'empare d'Antek et de Yagna, se teinte d'une lueur farouche des passions coupables. Précédemment, il suffisait à Reymont de surprendre un éclair de passion dans un regard pour décrire tout un incendie embrasé sur l'océan; dans les „Paysans“ il laisse ses amants en proie à un feu tout intérieur. A plusieurs reprises l'auteur est sur le point de friser le mélodrame. A chaque fois néanmoins il suffit d'un mot, d'un geste marqué en relief, pour détourner ses personnages d'une situation simplement banale, pour orienter les regards du lecteur sur les tréfonds mystérieux de leurs âmes. Toutes les fois qu'Antek et Yagna apparaissent, se dressant sur le fond que constitue le village de Lipce, nous suivons avec une attention réfléchie chacune de leurs paroles, chacun de leurs gestes. En général ils parlent à peine, mais combien est expressif ce silence entre amoureux, calme, lourd et ardent comme les midis de juillet. Yagna est en dehors de toutes les lois simplement morales. Tous les autres héros de l'épopée apparaissent dans la grisaille de la monotonie des labeurs quotidiens; seule Yagna apporte dans ce monde un trouble latent et une sourde inquiétude. Tous ne se révèlent qu'en tant que parties d'un groupe, en fonction d'un organisme collectif; Yagna seule est une force élémentaire, instrument d'une puissance invincible. C'est pourquoi, son monde intérieur, rendu par Reymont avec une rare intuition et une délicatesse de touche



extrême, captive avant tout l'attention. Incomprise, se tenant à l'écart du terre à terre de ses voisins et voisines, Yagna aspire à l'amour absolu. Il n'y a pas en elle de notion du péché, mais uniquement la soumission inconsciente à une force aveugle, qui brûle le sang de cette belle fille aux fortes hanches. Pleine de charme et de grâce, elle apparaît toujours dans la plénitude de sa beauté, troublante comme un maléfice, brisant autour d'elle les yies humaines, réduisant les coeurs en cendre.

Elle-même elle s'est choisie les plus forts gaillards du village, ou du mois s'est laissée prendre par eux; puis ses regards „offensant la religion“ se sont posés sur le visage du joli séminariste, Jean, fils du maître d'orgue. Reymont fit de cet amour entre Yagna et Jean une idylle profondément émouvante qui consitue les plus belles, les plus touchantes pages de l'oeuvre. Avec un sentiment dramatique très sûr l'auteur a suspendu un orage au dessus de l'existence morale de Yagna. C'est au moment où elle se montre entièrement désintéressée, lorsque, aveuglement, elle se soumet à sa destinée et, par l'effet de son amour, se transforme comme en un cierge ardent, que l'auteur ameute et précipite contre elle le village tout entier. On la dirait extraite de quelque tableau du moyen âge, cette scène où exulte et vocifère la haine collective s'en donnant à coeur joie, déchainée contre Yagna qui, sur le symbolique chariot rempli de fumier, est promenée à travers le village pour en être chassée. „Ligotée de cordes, couchée sur le fumier, le corps ensanglanté à force d'être battue, ses vêtements déchirés, déshonorée jusqu'au reste de ses jours, maltraitée plus injuste-



ment que ne peut le concevoir toute l'indulgence humaine et se sentant effroyablement malheureuse, elle restait couchée là, on eût dit, sans rien entendre, sans rien sentir de ce qui se passait autour d'elle; seules des larmes, vives, en deux sillages humides, se coulaient le long de son visage tuméfié; parfois seulement la poitrine s'élevait comme en un cri pétrifié.

La vengeance de cette meute compacte de femmes mal-faisantes ne correspond pas à la nature du délit; mais s'y manifestent, dans tout leur éclat, la puissance du talent, la vigueur de l'élan romantique et toute l'intensité émotionnelle de l'auteur.

C'est particulièrement dans le vertige de la danse, à l'auberge au bras robuste d'Antek, que rayonne la beauté de Yagna. Par deux fois Reymont fait se livrer ses paysans à ce plaisir entre tous, la danse. Dans le premier volume il reproduit en maître la scène de la noce de Boryna. C'est là un chef-d'oeuvre de coloris et de tempérament. Il n'a pas craint d'avoir recours au même effet dans le second volume. Les deux fois la représentation essentiellement picturale se fonde sur un thème émotionnel différent. Les danses, au cour de la noce, donnaient un singulier relief à l'exubérante sève, à la robustesse mâle, à la fantaisie hardie des paysans. Lorsque c'est, seconde fois, Yagna qui danse au bras d'Antek: „on voudrait rire et pleurer, crier et presser contre son coeur, couvrir de baisers et s'évader quelque part, ainsi tous deux, bien loin au bout du monde, jusqu'à l'oubli de soi-même et de toute chose“. Dans cette seconde danse Reymont montre comment se manifestent des passions depuis longtemps refoulées.

Avec un talent égal l'auteur campe son personnage de Boryna. C'est jusqu'à un certain point, le type idéal du paysan. Il est pondéré, sérieux, enclin à des mouvements généreux, il tire vanité de sa fortune, il est despote dans sa famille, en impose aux voisins par sa ténacité, par le bien qu'il a amassé, par tous les défauts et toutes les qualités qui, chez lui, se sont développés intensément.

Boryna synthétise admirablement toute la nature du paysan polonais. On sent en lui, d'ordinaire, non seulement sa robustesse et sa force musclée, mais aussi une culture toute différente, un cerveau, pour ainsi dire, autrement fait, que celui du citadin. Boryna meurt, durant tout le troisième volume, et se soutient uniquement par le seul effet de sa volonté. Reymont a donné, par contre, à la mentalité de son paysan des particularités symboliques que, dès le début de l'action, Boryna projette autour de lui. Fiévreux et délirant, il s'en va en chemise à travers champs; la terre qu'il a emportée dans sa chemise, il l'éparpille au loin dans les sillons, et ainsi sa main, secouée de frissons, répète encore le geste auguste du semeur. La scène est d'une réelle beauté par sa conception, mais plus curieux encore sont les effets tout simples.

Autour de ces personnages principaux s'agite tout un peuple d'autres de second plan, qui constituent la forme visible des défauts, des vertus, des défaillances, des héroïsmes, de tous les sentiments par lesquels ils se particularisent.

C'est la terre nourricière qui façonne, pétrit tous ces caractères. Elle est en eux la voix qui aiguillonne leurs appétits,



qui règle leur volonté, Tous les paysans de Reymont portent en eux l'empreinte de leur sujétion à la terre. La scène où l'on voit Antek, libéré de prison, saluer la terre, de retour à son village natal, se transforme chez Reymont en une vision panthéiste, d'une réelle élévation. C'est également dans l'attachement à la terre qu'est enraciné tout le patriotisme des habitants de Lipce. Reymont lâche la bride à ce sentiment avec un saisissant relief dans la scène où tous les paysans réunis se dressent en défenseurs de l'assemblée communale qui réclame la construction d'un bâtiment d'école polonaise. L'opinion de chacun de ces membres de la communauté, tout en demeurant vraie, psychologiquement, n'en résume pas moins, pour chaque paysan en particulier, l'idée qu'il se fait du reste de la société, de sa langue maternelle, de tous ces problèmes qui sont autant de soucis d'un Polonais „démocratisant“. Reymont a su garder une juste mesure, au point de vue d'art, dans la discussion et les dialogues.

C'est avec une plénitude majestueuse que s'étale, vit et respire la nature, dans toute cette oeuvre maîtresse de Reymont. Le paysage et l'homme s'y fondent en un seul tableau. Ils sont nourris du même suc, en leur double et similaire végétation. Les vents, les pluies, les bourrasques de neige, les champs, le ciel, tout cela est si intimement lié à l'homme que, sans lui, les descriptions qu'en donne l'auteur n'auraient aucune raison d'être.

Reymont s'essaye dans une forme artistique qui a produit les plus heureux effets. Elle consiste à faire transparaître les



paysages à travers l'âme de ses personnages et à en donner la description en partie en patois des paysans, en partie en une langue artiste qui lui appartient, d'un coloris chaud et aux contours fermes. La langue des „Paysans“ est la langue commune du paysan et de la nature. Elle est toute sonore d'onomatopées, miroïte de lumières, de nuances traversées d'ombres, est échelonnée par de puissants coups de vent, secouée du grodement du tonnerre, harmonisée par le gazouillement des oiseaux, et toute pénétrée de silence attentif au sussurement des feuilles, au bruissement de l'air, aux soupirs mêmes exhalés par la terre.

Les mots de cette langue, si spontanés, qu'on les dirait tirés des premiers auteurs polonais ou des classiques oraisons, ces mots musclés, d'une carrure ferme, d'une sève robuste, si différents de la langue dressée dans cette caserne qui est la vie des grandes villes, s'étirent avec la souplesse de l'acier et, malgré leurs sonorités aigues, se fondent toujours en un ensemble harmonieux. On y perçoit, en cette langue, la timide plainte des infortunes inavouées, la bruyante vantardise du riche propriétaire, la mélancolie voilée de langueur, les silences de la résignation, le chant de la poésie, le tumulte de la lutte; on s'y vivifie à la pure flamme de la foi, cependant que vous vous brûlez au contact des ardents faisceaux de sentiments.

Il revient à Reymont d'avoir, pour la première fois dans la littérature polonaise, fait parler l'âme populaire avec sincérité et logique. Nous les voyons, ces paysans, piétinant les uns sur les traces des autres, grognant tels des tigres qui comprennent

l'inutilité de la lutte; soudain, c'est la nature humaine qui violemment se manifeste en eux et change ces bêtes sauvages en de tendres enfants; nous voyons comment un sursaut de passions, dégénéralant en rixe, s'apaise subitement par le seul effet de l'amour de la terre; nous entendons, en les comprenant, tous les bruits des éléments, le dialogue muet entre l'homme et la nature. Ce n'est pas par des formules chimiques qu'on nous explique pourquoi la flamme brûle dans la lampe d'Aladin, mais c'est sa clarté même, vive et intense qui nous frappe aux yeux.

Reymont a conçu la vie de ses „Paysans“ en poète; il les a dépeints et analysés subjectivement. Les quatre saisons, et la vie particulière des paysans qui y est intimement liée, ont été fondues en un tout harmonieusement coordonné. Car, malgré que cette épopée s'échelonne sur neuf années de travail interrompu et repris, la vision poétique qui en fut le mobile, était une.

Par l'envergure du talent qui s'y révèle, la puissance du relief, la richesse du coloris, la nouveauté du sujet, la poésie des détails, la mesure et l'excellence de la facture, les „Paysans“ se sont rangés à une des premières places dans la littérature polonaise contemporaine. Le prix Nobel classera certainement cette oeuvre parmi les productions marquantes du monde civilisé.

### III

Il y a dans la vie de tout écrivain de race un moment de plein épanouissement qui donne la mesure exacte de son caractère distinctif, partant de son individualité. Les „Paysans“ marquent une telle étape dans la vie de Reymont. Dès que ce livre, paru en traduction, put être connu à l'étranger, il s'acquit bien vite une large popularité. Ainsi, traitant de la cause polonaise, M. Pernerstorfer, vice-président du Parlement autrichien, écrit: „J'ose affirmer que la littérature polonaise se range à la première place. Voici qu'à la suite des auteurs, depuis longtemps célèbres, apparaissent de nouveaux, auxquels il ne manque que la consécration de l'étranger pour devenir illustres. J'ai eu l'occasion de parler dernièrement, dans la revue „Litterarisches Echo“ du roman de Reymont paru en traduction allemande. Ce roman appartient à la littérature universelle et est unique



en son genre. Je n'hésite pas à affirmer qu'on devrait apprendre le polonais, ne serait-ce que pour lire cette oeuvre dans l'original".

Les chefs-d'oeuvre ne naissent pas à la suite l'un de l'autre. En recueillant des éléments d'une nouvelle oeuvre de grande envergure, Reymont, après la publication des „Paysans“, puise des sujets un peu partout. Lorsque, après les journées révolutionnaires, le gouvernement russe eut proclamé la tolérance religieuse, Reymont se rendit dans la région de Chelm, ancienne province polonaise, habitée par une population de confession gréco-catholique, appelée „uniate“. Le gouvernement tsariste avait résolu de contraindre par la force cette population à embrasser la religion orthodoxe. Pour ce faire il agissait par des vexations à ce point cruelles, que les infortunés uniates purent être comparés aux premiers martyrs de la chrétienté. A travers toute la Pologne ce ne fut qu'un sourd écho de la douloureuse plainte de ces malheureux. Reymont décida de se rendre compte sur place de la tragédie de cette province condamnée, après de courts instants de répit, à de nouvelles souffrances, auxquelles seule la grande guerre devait mettre un terme. L'artiste qu'il y avait en Reymont voulait contempler les visages héroïques de ceux qui surent résister si longtemps, malgré les persécutions endurées. Il est résulté de cette visite, faite en secret dans la région desolée, un petit livre: „De la province de Chelm“ où l'on trouve plusieurs fragments de la sanglante martyrologie uniate transposée en oeuvre d'art.

Faisant un retour à ses souvenirs de jeunesse, Reymont

reproduit, une fois de plus, sous une forme modifiée, la vie mélancolique dans une gare de province, qu'il avait déjà dépeinte dans les „Ferments“. Il ne cesse d'être, comme par le passé, un créateur hors ligne de types traités toujours avec le même sens du relief et la même sureté. Mais ces types, pris dans la vie, ne constituent plus que le fond au drame d'une âme morbide dont Reymont narre les étapes successives, y mettant tout le patient labeur du psychologue.

„Le Rêveur“, c'est un jeune caissier à un guichet de gare, fils de propriétaires fonciers ruinés, né pour une vie raffinée, et astreint à un travail insipide d'automate. Tout en vendant les billets, il rêve à des pays lointains vers lesquels se tend tout son être, et projette devant lui sa vision obsédante des mondes inconnus. Une crise se produit dans la vie du „Rêveur“ dès le moment où il tente de réaliser ses projets. Il dérobe l'argent de la caisse et s'enfuit à Paris. Le paradis tant exalté se révèle n'être qu'un trompe l'oeil et le „Rêveur“ met fin à ses jours. La „psychologie“ de ce fait-divers est un peu mince et par trop littéraire; ce qui subsiste, c'est le grand art des descriptions et les caractères de ses personnages.

Une année à peine après l'analyse de l'imagination morbide, Reymont, d'une manière assez innatendue, s'adonne à une analyse bien plus complexe. De sa pratique du médiumisme, à laquelle l'auteur des „Paysans“ s'était toujours vivement intéressé, de ses lectures et entretiens sur les sciences occultes, de sa curiosité pour l'au-delà, mais surtout du riche fonds de sa fantai-



sie, Reymont tire le sujet d'un roman, véritable fantasmagorie, auquel il donne le titre: le „Vampire“. Par effet de contrastes, il place l'action à Londres, ce qui lui procure l'occasion de broser un large et puissant panorama de la capitale.

Zenon, un écrivain polonais de génie, qui avait quitté son pays à la suite d'un étrange drame d'amour, se trouvant à Londres, y subit l'obsédante influence de la belle Daisy, femme-vampire, arrivée de Calcutta. Tout en se débattant désespérément dans les rêts qui insidieusement le captivent, il s'embarque avec Daisy „dans une direction inconnue“, à seule fin de vivre un „rêve surhumain de bonheur“. Daisy est „palladiste“ ce qui ne l'empêche pas de subir la suggestion du mystérieux mahatma hindou. L'auteur en a fait le personnage central qui baigne dans une atmosphère de merveilleux. Dans toute cette randonnée à travers des pays inconnus s'exprime avant tout l'attraction de Reymont vers des formes neuves, inédites de la vie. La somptuosité des descriptions qui accompagnent les diverses péripéties du roman, dépasse de beaucoup les plus fantaisistes inventions des Huysmans ou Evers. Toutes les pratiques du dédoublement de la personnalité ont été racontées par Reymont avec une suggestion du merveilleux quelque peu forcée. Néanmoins, la forte carrure de son talent domine même dans les sujets qui ne lui sont pas familiers. Il y a dans le „Vampire“ des pages d'une réelle beauté. Dans son ensemble toutefois, cette oeuvre qui dit l'inquiétude du poète de pénétrer, par la seule intuition, les forces inconnues de la nature, a engagé l'auteur dans une nouvelle voie. C'est pour la première fois que, pour



établir le contact entre lui et ses lecteurs, il a recours à des sortilèges de „l'esprit malin“.

Aussi bien le „Vampire“ que le „Rêveur“ ont été deux diversions dans la production de l'auteur. Cependant mûrit une nouvelle grande oeuvre. Reymont travaille à un roman sous forme de trilogie historique.

Comparée à d'autres littératures, celle de la Pologne apparaît la plus riche en romans historiques, bien que ce genre de littérature ait été presque entièrement délaissé dans les autres pays de l'Europe. Ce phénomène s'explique aisément: dans l'impossibilité de vivre dans des conditions normales de leur vie nationale, les écrivains polonais demandaient à l'histoire la plénitude de vie politique et sociale de leur pays. Plus le gouvernement russe apesantissait son oppression et d'autant plus se développait le roman historique, évoquant les moments heureux de l'indépendance nationale. Sienkiewicz s'assure une gloire immortelle, dans son pays, en faisant ressurgir, aux yeux de ses contemporains l'ancienne robustesse morale de la nation, celle-ci se manifestant dans des conditions plus pénibles encore que celles créées par la déprimante domination russe. Aux côtés de Sienkiewicz de nombreux écrivains de premier plan se consacrent au genre historique. Reymont marche sur les brisées de ses prédécesseurs, au moment où la courte „période de liberté“, qui avait suivi la révolution russe de 1905, avait fait place aux anciennes méthodes russificatrices.

Il y a dans l'histoire de la nation polonaise un moment, entouré jusqu'à nos jours de la plus belle des légendes. Celui not-

tamment où, pour la première fois, les paysans, jusqu'à lors maintenus dans le servage, avaient pris les armes pour la défense de la Patrie. Ce fut, en 1794, que, conduits par Kosciuszko, les paysans, armés de faux, remportèrent une victoire sur les Russes, près du village de Raclawice. Cette magnifique „geste“ de l'histoire nationale, au souvenir de laquelle des générations s'émurent, depuis longtemps avait fasciné Reymont. Chantre épique des paysans, il décide d'évoquer l'héroïsme dont ils avaient donné à Raclawice un si éclatant témoignage. Telle est la genèse de sa trilogie qui porte un titre collectif de: „L'Année 1794“. Le premier volume, intitulé la „Dernière Diète de la République“ constitue le prologue dont l'action se passe en 1793, à Grodno. C'est là un sujet poignant pour tout Polonais. Il rappelle les circonstances qui avaient accompagné la ratification du „traité“ du second partage de la Pologne. D'une part l'ignominie la plus triste: le pays livré aux traîtres, les uns secrets, les autres qu'on montrait du doigt; d'autre part, des cruautés des Russes dépassant en horreur tout ce que, dans ce genre, on avait connu en Europe. Reymont, dans ses descriptions, est fidèle à sa méthode. Artiste avant tout, il reproduit avec un intérêt également pénétrant d'insipides dialogues, qu'il décrit des réjouissances, des bals, la frivolité des conversations de boudoirs, de même que les figures historiques et leurs actes qui suscitent la plus vive indignation. Reymont demeure avant tout l'observateur attentif du détail, du mouvement, de la couleur, que ce soit dans la scène du bal donné en l'honneur du représentant de la „Semiramis du Nord“ ou bien dans celle de la misérable séance de la



„diète muette“ à laquelle, sous la menace des canons et des baïonnettes, fut votée la ratification du partage de la Pologne.

Le calme du ton narratif qui s'adaptait si bien aux „Paysans“, n'est pas appliqué toujours avec le même succès dans ce roman historique, qui est l'analyse d'une tragédie nationale. C'est uniquement le lyrique en Reymont qui parvient à faire vibrer les cordes les plus sensibles de l'âme.

Dans le second volume intitulé: „Nil desperandum“ Reymont s'efforce de représenter la vie de diverses couches sociales, et de faire ressortir, sur ce fond large et d'un riche coloris, les épisodes marquants de la conspiration. On y trouve avant tout représenté le village polonais de la fin du XVIII-e siècle, les scènes de la vie à la cour, qui sont autant de pages des plus belles dans la production de Reymont. Il y a, de plus, la vie quotidienne de ces „Polonais moyens“ de l'époque, habitants des villes. Les salons de Varsovie, les réjouissances, picknicks, représentations, théâtres, crèches „patriotiques“, propos galants et amoureux badinage, escapades, le sentimentalisme et le „bergerisme“ de l'époque, tout cela a été rendu par Reymont avec un sens admirable de la vie, du mouvement et du style. Les personnages principaux du grand drame historique avec Kosciuszko, le roi Stanislas Auguste, l'ambassadeur de Russie, en tête, tout d'abord sont laissés dans l'ombre. Ce n'est que dans les dialogues, incidemment, que Reymont laisse entrevoir les préparatifs de l'insurrection; il profile les silhouettes de certains personnages, particulièrement actifs, plutôt qu'il ne dévoile l'échafaudage même de toute la conspiration. L'auteur ne vise



qu'à présenter au lecteur les personnages, sur lesquels il projettera une pleine lumière dans le dernier volume intitulé: „Insurrection“, constituant le point culminant et le but essentiel de l'oeuvre entière. Dans cette partie de la trilogie Reymont révèle une remarquable maîtrise par sa manière de faire mouvoir les masses. Il groupe une profusion inouïe de petits faits autour des deux scènes principales qui sont: la bataille victorieuse de Raclawice et la révolution à Varsovie, terminée par l'affranchissement de la capitale du joug moscovite. C'est dans les paysans de Raclawice que Reymont trouve le prototype de ses héros du village où vécurent leur vie tumultueuse Yagna et Antek. Ce sont les mêmes natures frustes, mais vêtus d'héroïsme. C'est également sous un aspect différent que Reymont évoque la masse nombreuse et mobile de la population de Varsovie, noble, courageuse jusqu'à la démesure, pénétrée d'un esprit de sacrifice et d'un patriotisme sans bornes. Toute cette fresque immense est broyée avec un sentiment parfait de la mesure. Le sens le plus profond de cette trilogie réside, pour tout Polonais, en ce qu'elle est un tressaillement de l'honneur. Pendant plus d'un siècle c'est ce sentiment de l'honneur qui devait cristalliser les forces spirituelles de la patrie dépecée.

Néanmoins la scène de Raclawice qui fut la tendre prédilection de Reymont, ne constitue pas le plus beau fragment de son oeuvre. Il y a à cela deux raisons: cet événement historique se détache par lui-même avec une vigueur très nette dans la vie et même la légende de la nation et, d'autre part, au moment où Reymont achevait sa trilogie, à l'horizon, le ciel polonais se

teintait déjà des premiers espoirs de l'indépendance. De voir subitement la patrie ressurgie, les coeurs furent transportés d'une joie si profonde qu'à son contact pâlit l'évocation des tentatives premières de rompre les chaînes.

Reymont subit, pendant toute la durée de la guerre. l'excitation et l'inquiétude qui furent l'atmosphère quotidienne où vécurent tous ses compatriotes. Ses fortes émotions patriotiques sont traversées de souffrances physiques dues à une maladie ophtalmique. Le labeur de l'illustre écrivain est, par cela même, coupé de repos prolongé. Le premier hommage rendu par sa patrie à Reymont, fut l'édition complète de ses oeuvres; elle ne cessa de s'augmenter de nouveaux volumes. La guerre en fait tout d'abord le principal sujet. Non pas les descriptions de batailles et d'héroïsme que Reymont abandonne à d'autres, mais la notation directe des épisodes „de l'arrière“, des cruautés de l'occupation, des meurtres, des pillages et de la misère.

Dans ses nouvelles, au nombre de neuf, l'auteur démontre, d'une part, l'inanité des efforts humains, dans leur lutte contre l'ouragan dévastateur de la guerre, de l'autre il met à jours les forces créatrices de l'homme, entonnant leur chant d'espoir sur les ruines.

La nouvelle qui donne le titre au volume contient, en quelque sorte, un fragment final des „Paysans“: pareil en ceci au vieux Boryna, Michel Koziol laboure son champ au sifflement de balles et d'éclats d'obus, tout en criant à son fils: „Ben, laisse les tirer, c'en est-y une affaire“. Une seconde après il se raidit, marmonne quelques mots et „tombe, le visage contre la

*L'arrière  
Le front  
- nouvelles*



terre toute molle, et reste là immobile comme sur le sein de sa mère". Ainsi se dresse, sur le fond tragique de la grande guerre, l'humble semeur que l'héroïsme a frôlé de son aile.

Au moment de la reconstruction de l'Etat polonais, Reymont, à deux reprises, visite l'émigration polonaise en Amérique du Nord. Ce voyage lui fournit le sujet d'une nouvelle d'assez longue haleine: la „Princesse". L'auteur y suit les étapes de la renaissance du sentiment patriotique chez une jeune Polonaise, instruite et cultivée, et que des vicissitudes de sa vie ont amenée en Amérique, dès 1905. Pour la première fois Reymont traite ce sujet en publiciste, mais n'y réussit pas toujours. Par contre c'est avec son habituelle hardiesse qu'il recrée la vie tumultueuse, trépidante de Chicago, où, du matin au soir, se câbrent et s'énchevêtrent les énergies. Cette nouvelle est suivie d'un conte „Jugée". Reymont une fois de plus y revient par la pensée dans la province de Chelm pour retracer l'émouvante histoire de l'héroïque âme d'une paysanne. Assoiffée de dévouement et de sacrifice, elle s'engage sur la voie des martyrs, pour se rapprocher d'avantage du „Dieu polonais".

Le jour même où fut connue la nouvelle de l'attribution à Reymont du prix Nobel, paraissait son dernier volume: la „Révolte". Sans contredit, c'est une de ses oeuvres les plus originales. Sous forme de conte de fées, Reymont ne crée rien moins que la plus étrange des épopées dont les animaux sont les héros. Après la mort de son maître, dont il avait été le favori, Rex, le chien de garde ne trouve plus aucune âme bienveillante. Tous les maltraitent et lui assènent des coups. Longtemps le chien couve en



lui sa vengeance, Un jour, ayant appris qu'on lui destine une balle dans la peau, il quitte sa niche, rôde parmi des marécages et des forêts et organise une révolte. Ce sera la révolte de tous les animaux contre l'homme et sa cruauté. Les meilleurs compagnons et les confidents du chien sont: un gars à demi sauvage, Niemowa, et le loup Kulas. Ce Niemowa „conçu par un hasard ivre, amené par la bassesse à la cuisine de la ferme, n'a connu d'autres caresses maternelles que celles de la misère, de la déchéance et du mépris“.

La révolte qui éclate dans la cour de ferme se propage dans les forêts et gagne enfin les oiseaux. Les grues ont conté au chien les merveilles des pays lointains, traversés de fleuves „où, onctueux coule le lait doré de miel“. Il décide de conduire tout ce peuple d'animaux vers le pays béni où il n'y a plus d'homme. La révolte devient générale. „On entendait la plainte de la terre souillée, les malédictions des forêts aux moignons amputés, la révolte des eaux aux bouillonnements rapides. De partout, des champs, des chaumières, à travers toute la création s'en allait, debout, la voix du tréfonds des siècles, pour déplorer les injustices, les violences et la mort. La terre et le ciel s'attristèrent de la cruauté de l'homme“. Tous les animaux, en compagnie d'oiseaux, se mettent donc en route. Les hommes essayent tout d'abord d'étouffer la révolte. Ils incendient les forêts, dressent des embuscades. Mais, quoique décimés, les animaux continuent leur chemin. Le puissant talent de Reymont soulève et magnifie les descriptions de cette longue et pénible pérégrination. Les saisissants tableaux de la nature y vont de pair avec la manière

magistrale dont ont été rendus les traits caractéristiques de chacun des animaux, qui, — oh, miracle, — parlent tous la langue drue, plantureuse des „Paysans“<sup>11</sup>. La communauté de ces animaux s'en allant ainsi vers la terre promise, „dans la direction du soleil levant“ ressemble, à s'y méprendre, à la communauté des hommes. Ceci malgré que Reymont ait admirablement défini chaque animal par son signe particulier. Tel Christophe Colombe, parti pour la conquête d'un monde nouveau, le chien Rex qui mène toute la bande, doit sans cesse stimuler les énergies défaillantes. Il écoute volontiers le cri mélancolique des grues, qui, à tire d'aile, devancent la caravane. Cependant les enthousiasmes s'effritent de plus en plus. Si bien qu'on se ligue contre la révolte même, particulièrement dès le moment où, à une halte, les porcs ont décidé que „seuls les hommes peuvent nous sauver!“... L'épopée se termine en tragédie, burlesque par certains côtés. Lorsque ces quadrupèdes pèlerins sont parvenus presque au terme de leur voyage, plusieurs taureaux, rendus furieux, mettent en pièces le chien Rex, cependant que le reste des animaux, apercevant sous des palmiers un gorille, s'écrient, saisis d'humilité: „Sois notre seigneur, nous sommes à toi!“. C'est en cette parabole féérique que Reymont résume autant son grand amour pour les animaux que son scepticisme à l'endroit des hommes vivant en société.

## IV

Reymont est, aujourd'hui, dans la pleine maturité de son talent. Tout ce qu'il a créé jusqu'à présent avait eu pour mobile sa curiosité et son don d'observation; d'autre part vient sa rêverie, rasant de près le monde tangible. L'effort instinctif de tirer de ces deux mobiles une puissance unique, tel est le trait individuel du talent de Reymont. N'étant soumis à aucune doctrine philosophique, Reymont n'impose à ses héros aucune conduite de la vie, qui façonnerait leurs âmes, à l'image de celle de l'auteur. S'il avait pu se conformer aux sollicitations concientes de son esthétique, il se serait borné à présenter le plus objectivement la réalité. Il se serait arrêté, plus longuement sans doute, à reproduire la forme visible des objets et des charmes de la nature, pénétrés de sa propre sensibilité. Mais, somme toute, il aurait désiré, avant toutes choses, dresser la vi-



sion de la vie, f i d è l e m e n t et avec le plus de relief possible. Nous voyons toutefois, dès ses premières sensibilités, se révéler en Reymont deux natures distinctes. Aux côtés de l'observateur saisissant le moindre détail sur la face des choses, chemine le poète, attentif à son seul rêve, parti à la recherche des formes plus parfaites. Rêveur que la vie n'a pu satisfaire, Reymont en amplifiait la substance au point, qu'il créa à côté d'une réalité quotidienne, une autre réalité — poétique. Il grandit ainsi l'individu dans les particularités de son être intime, de même outre-démesurément les phénomènes de la nature, et força les couleurs, les formes et jusqu'à la violence des éléments. On attribue communément cette prédisposition au tempérament de l'auteur; il ne convient d'y voir cependant que la manifestation de l'élément poétique de son talent. Les „Paysans“ qui en marquent le point culminant, en demeurent également le plus éclatant témoignage.

---

# NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

## OEUVRES DE LADISLAS REYMONT

(NÉ EN 1868)

### I. PREMIÈRES ÉDITIONS

1. PIELGRZYMKĄ DO JASNEJ GÓRY, wrazenia i obrazy („Pèlerinage à Yasna Gora“). Varsovie, 1895, p. 132 in 8<sup>o</sup> (éd. Gebethner et Wolff).

2. KOMEDJANTKA, powieść („Une Comédienne“, roman) Varsovie, 1896, p. 1 + 455, in 8<sup>o</sup> (éd. Gebethner et Wolff).

3. FERMENTY, powieść („Les Ferments“, roman), 2 volumes, Varsovie, 1897, p. 345 + 329, in 8<sup>o</sup> (éd. Gebethner et Wolff).

4. SPOTKANIE (Cień — Oko w oko. — Franek. — Suka. — Szczęśliwi. — Śmierć. — Zawierucha. — Tomek Baran. — Z wrażeń włoskich). — Szkice i obrazki („Une rencontre. — En quatre yeux. — Petit François. — Une chienne. — Des heureux. — La mort. — Une bourrasque. — Tomek Baran. — Impressions d'Italie). (Esquisses et nouvelles). Varsovie, 1897, in 8<sup>o</sup>, p. 367 (éd. Successeurs de S. Orgelbrand).

5. SPRAWIEDLIWIE, szkic powieściowy, z przedmową Jeske-Choińskiego („C'est la justice“, une esquisse devant servir à un roman, préface de M. T. Jeske-Choiński). Varsovie, 1899, in 8<sup>o</sup> p. 367, (éd. „Bibl. Dzieł Wyborowych“).

6. LILI, żałosna idylla („Lili“, une idylle poignante) Varsovie, 1899, in 16<sup>o</sup>, p. 298 (éd. „Bibl. Illustr.“).

7. ZIEMIA OBIECANA, powieść („La Terre promise“, roman), 2 volumes, Varsovie, 1899, in. 8<sup>o</sup> p. 441 + 410 (éd. Gebethner et Wolff).

8. W JESIENNA NOC („La Nuit d'automne“). Varsovie, 1900, in 8<sup>o</sup>, p. 149 (éd. „Gazeta Polska“).

9. CHŁOPI, część I. (Wyłącznie dla prenumeratorów „Tygodnika Illustrowanego“). („Les Paysans“, I-ère partie, pour les abonnés de la revue „Tygodnik Illustrowany“ exclusivement). Cracovie, 1902, in 8<sup>o</sup> p. 347.

10. PRZED ŚWITEM (Pewnego dnia. — Sprawiedliwie). („Avant l'aube“. — „Un beau jour“. — C'est la justice“) — (nouvelles). Varsovie, 1902, in 8<sup>o</sup>, p. 253 (éd. Gebethner et Wolff).

11. KOMURASAKI, żalosa historia o pękniętem porcelanowem sercu japońskiem („Komurasaki“, une histoire poignante d'une fêlure d'un coeur japonais en porcelaine), Varsovie, 1903, in 4<sup>o</sup>, p. 21 (éd. „Chimera“).

12. Z PAMIĘTNIKA. (W jesienną noc. — W porębie. — Przy robocie. — Wenus. — Legenda wigilijna. — O zmierzchu. — W głębiach. — Dwie wiosny) — (Extrait des mémoires. — La nuit d'automne. — Dans les abatis d'arbres. — Au travail. — Venus. — Une légende de Noël. — A la brune. — Dans les abîmes. — Les deux printemps). (Nouvelles), Varsovie, 1903, in 8<sup>o</sup>, p. 248 (éd. Gebethner et Wolff).

13. CHŁOPI. Powieść współczesna. I. Jesień. II. Zima. („Les Paysans“, roman contemporain. I. L'Automne, II. L'Hiver) Varsovie, 1904, in 8<sup>o</sup> p. 347 + 384 (éd. Gebethner et Wolff).

14. CHŁOPI, powieść współczesna. Tom III. Wiosna. („Les Paysans“, roman contemporain, Tome III, Le Printemps). Varsovie, 1906, in 8<sup>o</sup> p. 480 (éd. Gebethner et Wolff).

15. BURZA (Ave Patria. — Tęsknota. — W palarni opium. — Sielanka. — Los Toros. — Ostatnia). (L'orage. — Ave Patria. — La Langueur. — Chez les fumeurs d'opium. — Une idylle. — Los Toros. — La Dernière). (Nouvelles). Varsovie, 1907, in 8<sup>o</sup> p. 228 (éd. Successeurs de S. Orgelbrand).

16. NA KRAWĘDZI (Z konstytucyjnych dni. — Sąd. — Cmentarzyko. — Zabijem. — Czekam), opowiadania, (Au bord de l'abîme. — Des journées „constitutionnelles“. — Le Jugement. — Le Vieux cimetière. — Je l'ai



tué. — J'attends). Contes. Varsovie, 1907, in 8<sup>o</sup> p. 261 (éd. Gebethner et Wolff).

17. CHŁOPI. Powieść współczesna. IV. Lato („Les Paysans“, roman contemporain. IV. L'Été). Varsovie, 1909, in 8<sup>o</sup> p. 394 (éd. Gebethner et Wolff).

18. Z ZIEMI CHEŁMSKIEJ. Wrażenia i notatki („De la province de Chelm“, impressions et notes de voyage). Varsovie, 1910, in 8<sup>o</sup> p. 253 (éd. Gebethner et Wolff).

19. MARZYCIEL. Szkic powieściowy („Le Rêveur“, une esquisse devant servir à un roman). Varsovie, 1910, in 8<sup>o</sup> p. 315 (éd. Gebethner et Wolff).

20. WAMPIR. Powieść („Le Vampire“, un roman). Varsovie, 1911, in 8<sup>o</sup> p. 327 (éd. Gebethner et Wolff).

21. ROK 1794. OSTATNI SEJM RZECZYPOSPOLITEJ. Powieść historyczna. („L'Année 1794. — La Dernière Diète de la République“, roman historique). Varsovie, 1913, in 8<sup>o</sup> p. 468 (éd. Gebethner et Wolff).

22. ROK 1794. NIL DESPERANDUM. Powieść historyczna. („L'Année 1794. — Nil desperandum“, roman historique). Varsovie, 1916, in 8<sup>o</sup> p. 477 (éd. Gebethner et Wolff).

23. ROK 1794. INSUREKCJA, powieść historyczna. („L'Année 1794. — „Insurrection“, roman historique). Varsovie, 1918, in 8<sup>o</sup> p. 441 (éd. Gebethner et Wolff).

24. ZA FRONTEM. (Na Niemca. — Pęknięty dzwon. — Orka. — Wołanie. — I wynieśli. — Echa. — Skazaniec Nr. 437), nowele. (L'arrière. — Contre les Boches. — Une cloche fêlée. — Le labourage. — La destinée. — L'invocation. — Et ils l'ont emporté. — Les Echos. — Le Condamné Nr. 437). (Nouvelles. Varsovie 1919, in 8<sup>o</sup> p. 241 (éd. Gebethner i Wolff).

25. OSADZONA. (Księżniczka). Dwie opowieści. („Jugée“, — „La Princesse“). Deux contes. Varsovie, 1923, in 8<sup>o</sup> p. 240 (éd. Gebethner et Wolff).

26. BUNT. Baśń. („La Revolte“. — Un conte féérique). Varsovie. 1924, in 8<sup>o</sup> p. 200, (éd. Gebethner et Wolff).

## II. TRADUCTIONS

(Bibliographie provisoire, incomplète)

## SUÉDOISES:

1. BÖNDER (Les Paysans), traduction de M-elle Ellen Wester. Stockholm, 1920 — 1924. (éd. Bonniers Bokförlagsaktiebolag).
2. VENUS (nouvelle), parue dans le recueil „Det Unga Polen“.

## FRANÇAISES:

L'APOSTOLAT DU KNOUT EN POLOGNE. Notes de voyage au pays de Chelm, trad. par Paul Cazin, Paris, 1912, in 8° p. XIV + 225 (éd. Perrin et C-ie).

## ALLEMANDES:

1. DIE POLNISCHEN BAUERN (Les Paysans), trad. par Jean Paul d'Ardeschah. Jena, 1912 — 1916. 4 volumes, in 8° p. XXXII + 321 + 351 + 439 + 364. (éd. E. Diederich).
2. LODZ. DAS GELOBTE LAND. („La Terre promise) Munich. 1916, in 8° p. 525 (éd. G. Müller).
3. DER WAMPIR. (Le Vampire), trad. par Léon Richter. Munich. 1916, in 8°, p. 318 (éd. A. Langen).
4. DER LETZTE POLNISCHE REICHSTAG. („La dernière Diète de la République) trad. par. J. P. von Ardeschah. Munich, 1917, in 8° p. 529 (éd. G. Müller).
5. IM CHELMER LAND. („Au pays de Chelm“), trad par. J. P. von Ardeschah. Berlin, 1918, in 8° p. VIII + 165 (éd. O. Dreyer).
6. POLNISCHE BAUERNNOVELLEN, trad. par J. P. von Ardeschah, Munich, 1919, p. 387 (éd. Georg Müller — „Polnische Bibliothek, 3 Abt. 4 Bd).

## ANGLAISES:

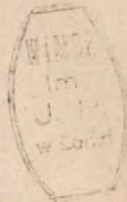
1. THE COMEDIANTE (Une Comédienne). London, (éd. G. P. Putnam's Sons).
2. THE PEASANT (Les Paysans). A Tale of our own Times in four Volumes. (Autumn, Winter, Spring, Summer). Paru: „Autumn“. Trad. par. Michel H. Dziewicki, prof. de littérature anglaise á l'Université de Cracovie. New-York, 1924. (MCMXXIV), p. 261, in 8<sup>o</sup>, (éd. Alfred A. Knopf).

## RUSSES:

1. MOUJIKI („Les Paysans). Sowremiennaja powiest. Trad. par W. Chodasiewicz. Gos. I. M. 1919.
2. 1794. Trad. par E. Zahorski. (Golos Minuwszawo, 1914 — 1915).

## TCHÈQUES:

1. ZASLÍBENÁ ZEMĚ (La Terre promise) Roman, trad. par Dr. B. Prusík Prague, 1903, in 8<sup>o</sup> p. 831.
2. URÍR (Le Vampire), trad. par J. Rozvoda. Rokycany, 1914.
3. CHLOPI. Polští sedláci (Les Paysans). Trad. par K. O. Rypáček. Prague, 1920.
4. ZA FRONTOU (L'arrière). Trad. par. J. Rypáček. Plzeň, 1921.



71  
8841091  
PR



Pratt  
Sept 15